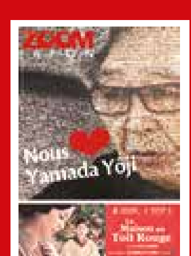
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 49 - avril 2015

Nous ❤ Yamada Yôji

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Hommage



Si l'on demande à un critique de cinéma occidental de citer des noms de réalisateurs japonais, il est peu probable que celui de YAMADA Yôji apparaisse dans leur bouche. Pourtant, ce cinéaste qui a débuté sa carrière en 1954 à la Shôchiku est un des metteurs en scène les plus appréciés du Japon. Nous voulions lui rendre un hommage appuyé, car, tout au long de sa carrière, il a créé des films qui témoignent de l'évolution de la société japonaise. Celui qui se présente souvent comme le cinéaste des petites gens nous a souvent émus et amusés. Il a accepté de nous accorder une de ses rares interviews qui nous permet de vous offrir un contenu unique et enrichissant. Bonne lecture.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

4 millions de visiteurs se sont rendus au musée de Tora-san dans le quartier de Shibamata, à Tôkyô, depuis son inauguration en novembre 1997. Un succès qui confirme l'incroyable popularité de ce personnage imaginé par YAMADA Yôji en 1969 et incarné à l'écran par ATSUMI Kiyoshi jusqu'à sa mort en 1996.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Sanctuaire Yushima, arrondissement de Bunkyô



© Eric Rechsteiner

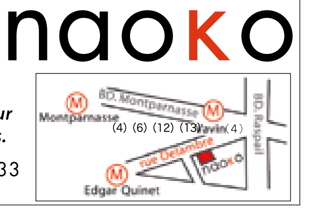
L'apparition des premières fleurs, en l'occurrence celles des pruniers, est un moment attendu par la population qui se rend en nombre pour les admirer. Au sanctuaire Yushima, dans l'arrondissement de Bunkyô, à Tôkyô, un prêtre shintoïste se mêle à la foule pour immortaliser ce moment. Les temples et les sanctuaires sont des lieux importants où les Japonais se réunissent pour des fêtes ou pour marquer des instants comme celui-là. Il n'est donc pas étonnant qu'on le retrouve souvent dans les films de YAMADA Yôji.

SOCIÉTÉ Un observatoire de la famille

Une des caractéristiques du cinéma de YAMADA Yôji est son obsession de la famille et des rapports entre ses membres. Il a d'ailleurs donné le titre *Kazoku* [La famille] à l'un de ses plus gros succès en 1970. Sa longue série de 48 films *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme] est aussi largement centrée sur les liens familiaux qui ne sont pas toujours évidents. Mais le cinéaste se montre toujours optimiste.

SOCIÉTÉ Le bonheur pour tous

Certains pourraient être tentés de résumer le cinéma de YAMADA Yôji à des œuvres simplistes. Ils auraient évidemment tort, car ses films ont pour ambition de donner aux spectateurs des raisons de croire au bonheur, malgré les difficultés et les contraintes liées aux bouleversements économiques. Mais plutôt que d'offrir des réponses illusoires, il propose une réflexion profonde.






" Le mélo poignant d'un maître du cinéma nippon "
STUDIO CINÉ LIVE ★★★★
Festival de BERLIN
OURS D'ARGENT
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
Festival Kinotayo
SOLEIL D'OR
DU MEILLEUR FILM
La Maison au Toit Rouge
un film de YOJI YAMADA
ZOOM JAPON
TRANSFUGE
AU CINÉMA LE 1ER AVRIL
Télérama
LE FIGARO
france culture



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Yamada Yôji, héraut du Japon éternel

Portrait du cinéaste présenté au musée qui lui est consacré dans le quartier de Shibamata, à Tôkyô (voir pp. 26-29).

Immense réalisateur au Japon, peu connu en dehors de l'archipel, YAMADA Yôji méritait bien un numéro spécial.

L*orsque j'étais jeune, je trouvais les films d'Ozu ennuyeux"*. La confession de YAMADA Yôji est de janvier 2013. A cette date, le cinéaste sortait sur les écrans japonais *Tôkyô Kazoku (Tokyo Family,* 2013), un remake de *Voyage à Tokyo (Tôkyô Monogatari,* 1953), dans lequel il rendait un hommage soutenu au maître d'Ofuna, lieu où se situaient les studios de la Shôchiku. Il y fit son entrée en 1954 pour écrire notamment des scénarios pour NOMURA Yoshitarô. Satisfait de sa collaboration, ce dernier l'aida à obtenir sa première réalisation en 1961. *Nikai no tanin* [L'étranger du 1er étage], un moyen-métrage dans lequel on trouve déjà de nombreux éléments caractéristiques de sa filmographie à venir : la famille, l'humour et la vie des petites gens. A l'inverse du cinéma d'OZU qu'il considère alors comme "petit-bourgeois", YAMADA se pose très vite comme le cinéaste du peuple. Pour ce fervent admirateur de KUROSAWA Akira dont les films ont donné lieu à la création de héros en relation avec leur époque (le docteur SANADA dans *L'Ange ivre,* l'inspecteur MURAKAMI dans *Chien enragé* ou encore le chef de bureau WATANABE dans *Vivre*), il ne s'agit pas d'aboutir au même résultat, mais d'observer le quotidien à travers l'existence de personnages ordinaires. S'il n'a jamais revendiqué un engagement politique particulier, bien qu'il ait, à l'occasion, soutenu des candidats du Parti communiste, YAMADA s'est toujours placé dans le camp du peuple. *Shitamachi no taiyô* [Le soleil de Shitamachi, 1963], son premier long-métrage, en est l'illustration. Il y raconte le quotidien des quartiers pauvres du vieux Tôkyô. La vie n'y est pas toujours rose, mais il existe une solidarité et une fierté grâce auxquelles les habitants parviennent à sortir la tête de l'eau. Ce film marque sa rencontre avec la jeune actrice BAISHÔ Chieko avec qui il va par la suite tourner à de nombreuses reprises.

Shitamachi no taiyô connaît un certain succès tout comme la chanson du générique interprétée par BAISHÔ Chieko qui va devenir un des hits de l'année. Cela conduit YAMADA à poursuivre dans cette voie. Dans les titres mêmes de ses réalisations suivantes, on retrouve sa volonté de rester proche du peuple. Les termes *baka* (idiot), *fûraibô* (vagabond), *fûten* (glandeur) figurent souvent dans les productions qu'il dirige tout au long des années 1960. *Baka marudashi* (L'honnête idiot, 1964) ou encore *Natsukashii fûraibô* (L'adorable vagabond, 1966) préfigurent ce qui va constituer son œuvre la plus populaire, la série *Otoko wa tsuraiyo* (C'est dur d'être un homme) dont le premier volet sort en 1969. Constituée de 49 films, cette série a rythmé, à raison de deux sorties annuelles, la vie cinématographique des Japonais jusqu'en 1996, date à laquelle l'acteur principal ATSUMI Kiyoshi décède. Ce dernier interprète de Tora-san, personnage un peu paumé, toujours prêt à aider son prochain, faignant, en quête de la femme de sa vie, va devenir l'un des personnages les plus importants du cinéma nippon. *"Tora-san, c'est le visage du Japon",* affirme la Shôchiku dans ses publicités. Dans un pays en plein bouleversement politique – la fin des années 1960 est marquée par de violentes manifestations étudiantes – et économique – le pays vient de se hisser au troisième rang mondial derrière les Etats-Unis et l'URSS –, l'apparition de Tora-san est une respiration. Il incarne l'esprit du vieux Tôkyô dans lequel chacun peut se retrouver. Chaque film de la série est aussi l'occasion de découvrir une région et le caractère bien trempé de ses habitants, mais les gens se passionnent pour les amours de Tora-san. Ce cœur d'artichaut tombe invariablement amoureux sans jamais parvenir à concrétiser. Les

personnages féminins que l'on finit par baptiser affectueusement "madone" sont interprétés par les vedettes de l'époque, ce qui contribue aussi à sa popularité. En entreprise avisée, la Shôchiku sort un opus de la série en mai au moment de la *golden week*, semaine de jours fériés dont la plupart des Japonais profitent, et en décembre pendant les fêtes de fin d'année. Au total, *Otoko wa tsuraiyo* a attiré près de 80 millions de spectateurs entre 1969 et 1996 sans compter les centaines de millions de téléspectateurs puisque Tora-san est encore aujourd'hui omniprésent sur les petits écrans de l'archipel.

Avec cette série qu'il a dirigée à l'exception de deux volets, YAMADA Yôji s'est imposé dans le cœur du public qui reconnaît en lui un fin observateur de la structure familiale. Elément crucial de la société, la famille a souvent été l'objet de films. La Shôchiku est le studio qui en parle le plus et le cinéaste de référence en la matière est OZU Yasujirô qui a tourné la plupart de ses plus grands films dans les studios d'Ofuna. La façon d'aborder ce thème est très différente entre YAMADA et OZU qui n'ont fait que se croiser là-bas si l'on en croît le réalisateur d'*Otoko wa tsuraiyo*. Il n'empêche qu'un "style Ofuna" s'est peu à peu forgé et a fini par atteindre YAMADA Yôji. Au point que le cinéaste OBA Hideo a pu dire qu'on *"retrouve cette tradition à travers le talent remarquable de YAMADA"*. Ce qui le distingue d'OZU, c'est que l'échec social ne devient pas un facteur de division ou de déception au sein de la famille. Quand OZU le pointe dans *Le fils unique (Hitori musuko,* 1936) où la mère jouée par IIDA Chôko exprime ses regrets de ne pas voir son fils vivre au cœur de la capitale, ou dans *Voyage à Tôkyô* quand le père interprété par RYÛ Chishû manifeste sa peine devant la situation de son fils, certes médecin, qui doit exercer loin du centre de Tôkyô, YAMADA Yôji offre une vision plus unie. *Kazoku* (Famille, 1970), qui sort juste après le troisième volet des aventures de Tora-san, en est la parfaite illustration. Il y décrit l'installation d'une famille qui a quitté le sud de l'archipel pour Hokkaidô, l'île septentrionale, avec une simplicité désarmante et une chaleur des sentiments absente du cinéma d'OZU. On retrouve cette approche dans une série de quatre films intitulée *Gakkô* (L'école) qu'il entame en 1993. Cette fois, il aborde la relation parent-enfant à un moment où le système scolaire japonais – le fameux empire du concours – est remis en question. Là encore, le cinéaste met l'accent sur l'unité plutôt que sur la rupture. Le seul long-métrage qui tranche avec cet état d'esprit est *Musuko* (Mon fils, 1991) que YAMADA présente d'ailleurs comme étant *"[son] Voyage à Tôkyô"*. Il traite la relation compliquée entre un père resté vivre à la campagne et son fils installé dans la capitale après le décès de la mère. Souvent considéré par les critiques étrangers comme le meilleur film de YAMADA, il doit cette notoriété à sa filiation directe et revendiquée avec le maître d'Ofuna.

L'approche est évidemment réductrice, car elle évacue tout ce qui fait la richesse et la singularité de ce réalisateur. Certains peuvent estimer que Tora-san est par trop "japonais", donc incompréhensible au-delà des côtes de l'archipel, mais de nombreux autres de ses films montrent que son œuvre a une portée universelle. Fin observateur des évolutions de la société industrielle, YAMADA Yôji aborde les questions sociales avec une finesse rare comme en témoignent *Furusato* (Mon village, 1972) qui décrit la vie difficile sur une île de la mer Intérieure ou *Harakara* (Mes frères, 1975) dont l'action se déroule dans un village du nord-est du pays où la population tente de monter un spectacle musical. Avec *Shiawase no kiiroi Hankachi* (Les mouchoirs jaunes du bonheur, 1977), il aborde la question de la réinsertion d'anciens criminels dans un road-movie tourné à Hokkaidô avec le regretté TAKAKURA Ken et la fidèle BAISHÔ Chieko. Le film a fait l'objet de deux remakes, l'un thaïlandais en 1981 et l'autre américain en 2008, *The Yellow handkerchief* d'Udayan Prasad, avec William Hurt. Auteur de la très grande majorité des scénarios qu'il tourne, en collaboration notamment avec ASAMA Yoshitaka, YAMADA Yôji a su construire un style et un univers uniques qui en font un des cinéastes les plus appréciés au Japon. S'il n'a pas choisi de casser les codes comme ont pu le faire les cinéastes de la Nouvelle vague japonaise qui ont débuté en même temps que lui, il a réussi à imposer ses choix et conquérir le public japonais. Il a par exemple écrit les scénarios d'une autre série cinématographique très populaire adaptée du manga *Tsuribaka nisshi* [Journal d'un fou de pêche] dont le premier volet est sorti en 1988. Interprétée par NISHIDA Toshiki ou encore le grand MIKUNI Rentarô, elle s'est achevée en 2009 après 22 succès qui constituent une ode à l'amitié.

Si YAMADA Yôji est reconnu comme un cinéaste de premier plan au Japon, il a plus de mal à se faire un nom à l'étranger. Outre *Musuko* pour son héritage ozuesque, il s'est surtout fait remarquer pour ses trois seuls films de samouraï, *jidaigeki* comme on dit au Japon, tournés au début des années 2000. *Le Samouraï du crépuscule (Tasogare seibei,* 2002), nommé aux Oscars avec SANADA Hiroyuki et MIYAZAWA Rie, *La Servante et le samouraï (Katsushi ken : oni no tsume,* 2004) avec NAGASE Masatoshi et *Bushi no ichibun (Love and Honor,* 2006) avec KIMURA Takuya. Un comble pour un réalisateur qui a surtout ancré son œuvre dans la société contemporaine. Toutefois, ces trois longs-métrages mettent en valeur encore son désir de se concentrer sur les petites gens. Pas question de héros, YAMADA s'intéresse aux sabreurs de basse extraction obligés de prendre les armes pour défendre leur honneur. On commence néanmoins à s'intéresser à lui. En 2010, le Festival de Berlin, qui avait déjà retenu *Downtown Heroes* (1988) en compétition, lui attribue la Caméra de la Berlinale pour l'ensemble de son œuvre. *La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi,* 2014) a valu à son interprète principale KUROKI Haru de remporter l'ours d'argent au même festival. Cette reconnaissance internationale même tardive n'est que justice alors qu'au Japon, il n'a cessé de collectionner les récompenses. Un musée en son honneur a même été inauguré en décembre 2012 à Shibamata, le quartier populaire de Tôkyô où YAMADA Yôji avait choisi de faire vivre son héros éternel Tora-san.

ODAIRA NAMIHEI



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Quelques bobines de films réalisés par YAMADA Yôji qui sont exposées à son musée de Shibamata.

L’homme qui a filmé tout le Japon

Lieux de tournage des quelque 80 longs métrages de Yamada Yôji



Downtown Heroes
1988



Kazoku
1970



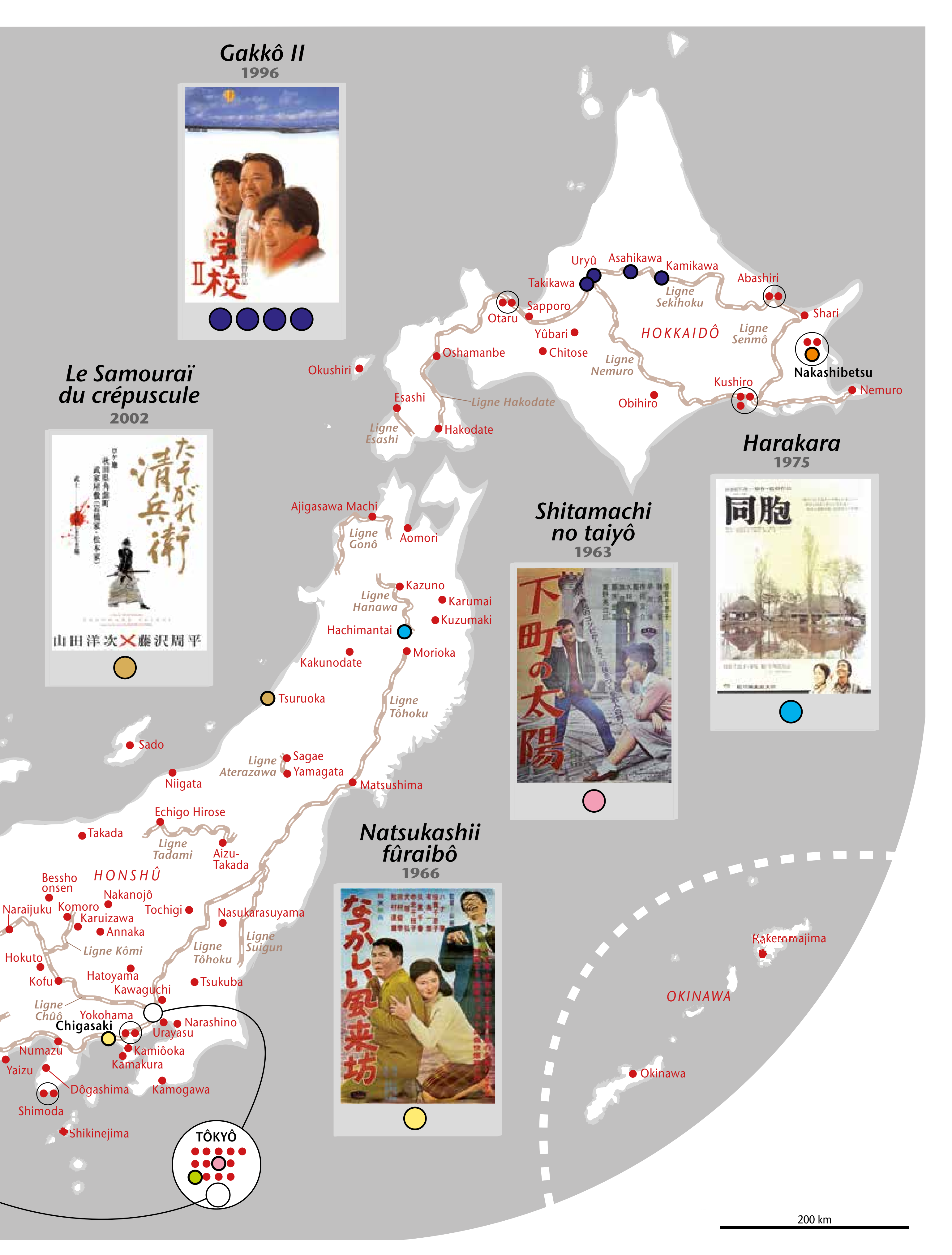
Otôto
2010



Otoko wa tsurai yo : Shibamata bojô
1972






Gakkô II
1996
学校 II
Le Samouraï du crépuscule
2002
たそがれ清兵衛
山田洋次×藤沢周平
Harakara
1975
同胞
Shitamachi no taiyô
1963
下町の太陽
Natsukashii fûraibô
1966
なつかしい風来坊
HOKKAIDÔ
Uryû
Asahikawa
Kamikawa
Takikawa
Abashiri
Ligne Sekihoku
Otaru
Sapporo
Shari
Yûbari
Ligne Senmô
Chitose
Nakashibetsu
Oshamanbe
Ligne Nemuro
Okushiri
Kushiro
Nemuro
Esashi
Ligne Hakodate
Obihiro
Ligne Esashi
Hakodate
Ajigasawa Machi
Ligne Gonô
Aomori
Kazuno
Ligne Hanawa
Karumai
Kuzumaki
Hachimantai
Morioka
Kakunodate
Tsuruoka
Ligne Tôhoku
Sado
Ligne Aterazawa
Sagae
Yamagata
Niigata
Matsushima
Echigo Hirose
Takada
Ligne Tadami
Aizu-Takada
HONSHÛ
Bessho onsen
Nakanojô
Naraijuku
Komoro
Tochigi
Nasukarasuyama
Karuizawa
Annaka
Ligne Kômi
Ligne Suigun
Ligne Tôhoku
Hokuto
Hatoyama
Kofu
Kawaguchi
Tsukuba
Ligne Chûô
Yokohama
Narashino
Chigasaki
Urayasu
Numazu
Kamiôoka
Kamakura
Yaizu
Dôgashima
Kamogawa
Shimoda
Shikinejima
TÔKYÔ
Kakeromajima
OKINAWA
Okinawa
200 km

"Mes personnages sont mes amis"

Dans un entretien exclusif accordé à Zoom Japon, YAMADA Yôji revient sur ses 60 ans de carrière.

Commençons par le commencement. En 1954, après votre diplôme de droit à l'université de Tôkyô, vous commencez à travailler à la Shôchiku, un des grands studios du pays. Qu'est-ce qui vous a amené à devenir réalisateur ?
YAMADA Yôji : Pour vous dire la vérité, je n'avais jamais imaginé devenir cinéaste. J'aimais le cinéma, bien sûr, mais je ne pensais pas que j'étais fait pour la réalisation. Cela dit, même si j'avais fait du droit, je ne me voyais pas non plus travailler dans ce secteur ou bien devenir un simple employé de bureau. J'ai essayé de devenir journaliste, mais personne n'était intéressé par une personne comme moi avec un diplôme comme le mien. A l'époque, la situation économique du pays ne s'était guère améliorée et il n'était pas facile de trouver un boulot. J'ai donc passé un examen d'entrée à la Shôchiku et on peut dire que je suis entré dans l'univers du cinéma par chance.

Mais vous aimiez le cinéma ?
Y. Y. : Oui. C'est vrai que j'aimais le cinéma, mais cela ne voulait pas dire grand-chose. J'allais dans les salles obscures comme n'importe qui d'autre parce qu'il s'agissait du principal loisir et d'un passe-temps national. Les films étaient aussi une fenêtre sur d'autres cultures et modes de vie. Pour beaucoup de jeunes comme moi, regarder un film relevait d'une expérience d'apprentissage.

Quand vous avez commencé à la Shôchiku, OZU Yasujirô y tournait encore et vous faisiez partie des nouveaux arrivants. Parmi eux, ÔSHIMA Nagisa, SHINODA Masahiro ou encore YOSHIDA Yoshishige ont initié quelques années plus tard ce qu'on a appelé la Nouvelle vague japonaise qui a bouleversé le cinéma dans les années 1960. Cela a-t-il été difficile pour vous de trouver votre place entre les anciens et cette génération de jeunes Turcs ?
Y. Y. : Cela n'a pas été facile d'autant que, comme je vous le disais, je n'avais aucune idée de comment faire un film. J'ai dû commencer du début et apprendre petit à petit, jour après jour, en travaillant en tant qu'assistant.

Comme ÔSHIMA, vous avez commencé comme assistant de NOMURA Yoshitarô. Quels étaient vos rapports avec ÔSHIMA ? Y avait-il une sorte de rivalité entre vous ?
Y. Y. : Oui bien sûr, mais je ne représentais pas un véritable enjeu pour lui. D'une part, il était beaucoup plus ambitieux que moi. Depuis le début, il savait très clairement l'objectif qu'il voulait atteindre et le genre de films qu'il voulait réaliser. En comparaison, j'étais un véritable amateur. Je pensais que s'il fallait en passer par là pour devenir metteur en scène, je n'y arriverai jamais. C'est la raison pour laquelle, je me suis d'abord tourné vers l'écriture. Je pense que notre seul point commun avec ÔSHIMA était notre détestation des films d'OZU. *(rires)*

Comment en êtes-vous arrivé à faire votre premier film *Nikai no tanin* [L'étranger du 1er étage] en 1961 ?
Y. Y. : Je le dois à NOMURA Yoshitarô. Il avait trouvé une bonne idée de film pour moi et en avait même écrit le scénario. L'idée originale était tirée d'une nouvelle de suspense de TAKIGAWA Kyô, mais il m'a suggéré d'en faire une comédie. Le film a bien marché et c'est à partir de là que ma carrière a démarré. Mais je n'ai jamais cherché à développer, du moins consciemment, un style particulier. Tout s'est fait naturellement.

J'aimerais aborder votre façon de travailler et en particulier la direction des acteurs ?
Y. Y. : Comme vous le savez, certains metteurs en scène poussent les acteurs à improviser les dialogues. Pour moi, la base est le scénario. Nous répétons plusieurs fois avant de tourner les scènes de manière à ce que tout le monde soit à l'aise avec le texte. Cela dit, le script est une matière en perpétuel mouvement et certaines parties peuvent être retravaillées ou changées pendant le tournage. Je suis toujours ouvert aux suggestions, mais le scénario original reste le point de départ. Cela n'empêche pas certains acteurs de faire de l'improvisation, mais c'est une chose que seule une personne expérimentée peut faire.

J'ai entendu dire que vous séjourniez toujours dans la même auberge traditionnelle pour écrire un nouveau film…
Y. Y. : C'est exact. Créer un environnement de travail idéal dans lequel je me sens le plus à l'aise est très important pour moi. Il se trouve que j'aime beaucoup cet endroit à Kagurazaka, au cœur de Tôkyô. J'aime les tatami et les tables basses. C'est une vieille bâtisse qui penche d'un côté… J'imagine que le jour où j'arrêterai de faire des films, ils la fermeront.

Il n'y a donc que vous et le scénariste qui travaillez sur l'histoire jusqu'à ce qu'elle soit terminée ?
Y. Y. : Oui, c'est comme ça que nous travaillons. Mais cela ne prend pas trop de temps non plus. Je peux passer une à deux années à penser à un projet de manière à ce que l'histoire prenne peu à peu forme dans ma tête. car il se peut qu'il y ait d'autres histoires en compétition. Je prends le temps de bien réfléchir à chacune d'entre elles avant de choisir de me concentrer sur une seule. Parfois il m'arrive de commencer de travailler sur un script avant de réaliser qu'il ne se présente pas tout à fait comme je le voulais. Je m'arrête alors et je travaille sur un autre projet. Mais si tout se passe comme je l'avais imaginé, alors je travaille plutôt rapidement. Disons qu'il me faut entre un et deux mois, parfois même moins d'un mois pour tout boucler.

Le temps est donc important ?
Y. Y. : Oui très important. C'est un peu comme un vin que l'on conserve dans une cave. Il faut attendre le bon moment pour ouvrir les bouteilles. Parfois lorsque vous attendez trop longtemps, vous vous rendez compte que l'histoire n'est plus aussi intéressante que vous le pensiez initialement. Mais si une histoire est vraiment bien, elle le restera à jamais.

Au niveau du scénario, vous avez beaucoup travaillé avec ASAMA Yoshitaka…
Y. Y. : En effet, nous avons travaillé ensemble jusqu'en 2004 sur *Le Samouraï du crépuscule.* A cette époque, il est tombé malade et j'ai commencé à collaborer avec HIRAMATSU Emiko.

Comment travailliez-vous avec lui ?
Y. Y. : Très bien. Nous étions très complémentaires. Vous savez, lorsque vous avez ce genre de relation, il est indispensable de partager le même point de vue. Si vous devez vous opposer sur chaque idée, la plupart du temps, vous n'aboutissez à rien. Il faut avoir la même approche et avoir envie de partager le travail et les responsabilités. C'est un peu comme un attelage. Chaque cheval doit travailler en harmonie avec les autres et déployer la même vigueur. Bien sûr, au cinéma, il faut qu'une personne prenne la décision finale, le metteur en scène en l'occurrence. Reste que le travail d'équipe et la collaboration sont des éléments importants. François Truffaut a très bien montré cet aspect des choses dans son film *La Nuit américaine.* Peu importe l'argent que vous injectez dans un film ou la qualité du scénario, si l'équipe ne travaille pas en parfaite harmonie, vous ne parviendrez jamais à exprimer vos idées comme vous le voulez. Mais quand tout se déroule comme vous le voulez et que chacun prend du plaisir, vous le sentez. C'est quelque chose que vous pouvez presque toucher du doigt.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le cinéaste dans les bureaux de la Shôchiku à Tôkyô, le 4 mars 2015.

Pendant la durée de la série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme], vous avez travaillé avec les mêmes pendant 25 ans. C'était presque une famille. Parlez-nous de votre collaboration avec ATSUMI Kiyoshi.

Y. Y. : En 2012, lorsque j'ai été décoré de l'Ordre de la culture, j'ai eu l'honneur de parler avec le couple impérial. L'impératrice Michiko m'a demandé comment Tora-san était né. Je lui ai répondu que sans ATSUMI, il n'y aurait jamais eu de Tora-san. Après l'avoir rencontré la première fois, je me suis demandé comment je pouvais mettre en valeur son talent unique. ATSUMI était toujours prêt à me suivre dans mes projets. Il ne disait jamais non. Je regrette aujourd'hui de lui avoir demandé de participer aux deux derniers épisodes de la série alors que les médecins y étaient opposés. Il savait faire la distinction entre le travail et la vie privée. Il n'aimait pas mélanger les deux. Je n'avais même pas son numéro de téléphone personnel. Il me l'a donné juste le jour de sa fête d'adieu. Je pense qu'il était parfois gêné par le fait que les gens ne faisaient pas la distinction entre lui et son personnage. Un jour, il m'a raconté qu'il avait été abordé par un type saoul à la gare de Tôkyô qui lui a dit : *"Salut Tora-san. Comment vas-tu ? Et comment va ATSUMI Kiyoshi ?"*

Un autre célèbre acteur TAKAKURA Ken qui vient de nous quitter a aussi été à l'affiche de *Shiawase no kiiroi hankachi* [Les Mouchoirs jaunes du bonheur].

Y. Y. : Comme ATSUMI, il est mort sans tambours ni trompettes. C'est comme s'il n'avait pas voulu embêter les gens avec ses problèmes. Je me souviens de la première fois que je l'ai rencontré dans une auberge d'Akasaka, à Tôkyô. Il portait une simple veste en jeans et un pantalon. Je lui ai expliqué l'histoire et il m'a juste répondu : *"Faites-moi savoir quand vous avez besoin de moi"*. Et avant de partir, il a juste ajouté : *"Ce fut une très belle journée pour moi !"*. C'est quelque chose que je n'oublierai jamais. Il avait le même âge que moi. Je pensais que tant qu'il aurait la santé et continuerait de travailler pour des films, je pourrais faire comme lui. C'est la raison pour laquelle à sa mort, j'ai été un peu déprimé.

Pourriez-vous dire quelques mots sur BAISHÔ Chieko avec qui vous avez tourné plus de 40 films ?

Y. Y. : Ce qui est bien avec elle, c'est qu'elle vous rend meilleur que vous n'êtes. Ce que je veux dire, c'est que chaque acteur qui a eu la chance de travailler avec elle a toujours été meilleur. Il y a beaucoup de bons acteurs qui ne pensent qu'à eux et à leur travail. Mais BAISHÔ Chieko n'est pas égoïste dans son approche de telle façon que sa propre façon de jouer permet d'améliorer ses partenaires. C'est un don rare et merveilleux.

Comme d'autres réalisateurs, certains sujets reviennent dans vos films comme le concept de *furusato* (village natal). Quel est votre *furusato* et pourquoi est-ce si important pour vous ?

Y. Y. : Je suis né à Ôsaka, mais ma famille a émigré en Mandchourie quand j'étais encore très jeune. Après la guerre, j'ai passé mon adolescence dans la préfecture de Yamaguchi. Quand je vivais en Chine et lors de mon retour au Japon, je n'ai pas cessé de changer d'endroit et je ne peux pas vraiment dire que j'ai une véritable ville natale. Quand j'étais enfant, j'enviais mes amis qui pouvaient aller passer leurs vacances

d'été chez leurs grands-parents. Encore aujourd'hui, je suis un peu jaloux des gens qui ont un endroit où ils peuvent retourner. Même Tora-san, qui n'arrête pas de voyager dans le pays, revient tôt ou tard à Shibamata. Il sait qu'il y a des gens qui l'attendent là-bas.

En imaginant Tora-san, vous avez donc évoqué votre propre expérience ?

Y. Y. : Oui, dans une certaine mesure. J'ai toujours été attiré par les vagabonds et les personnes qui vivent en marge de la société, les gens qui ne veulent pas se conformer exactement aux règles sociales. Je n'ai aucun intérêt et peu de patience avec des types puissants ou arrogants qui aiment commander les autres. C'est pourquoi vous ne verrez jamais ces personnes dans mes films. Mes personnages sont des gens avec qui j'aimerais vraiment être ami. Il est vrai que d'avoir un ami comme Tora-san peut causer beaucoup de problèmes, mais c'est un bon garçon, après tout. Il est un peu comme un bon à rien de petit frère.

Vous avez dû connaître des moments difficiles dans votre jeunesse ?

Y. Y. : Vous pouvez le dire. Pendant et après la guerre, il y avait une pénurie de nourriture et j'avais toujours faim. Dans ce genre de situation, personne n'osait parler gastronomie. On ne pouvait pas y accéder et personne ne pouvait dire ce qu'il préférait. Tout était bon aussi longtemps que vous pouviez remplir votre estomac. C'est quelque chose que je ressens à ce jour.

N'avez-vous pas pour autant un plat préféré ?

Y. Y. : Disons que je suis toujours content de manger quelque chose de frit, comme un *tendon* (voir la recette préparée par notre chef p. 25). Néanmoins, ce n'est pas facile de trouver des restaurants où l'on propose de très bons *tendon*. Je déteste les endroits chics. Le *tendon* est un plat du peuple par excellence, par un plat de gourmets. Il y avait de bons restaurants du côté de Tsukiji, mais ils ont disparu depuis longtemps.

Vous avez évoqué l'idée de partir et revenir. C'est une notion très présente dans vos films. J'ai noté dans vos films, à l'exception notable de vos films de samouraïs, qu'il y a toujours une scène de train. Vous semblez aimer beaucoup les trains.

Y. Y. : C'est vrai. J'adore les locomotives à vapeur. Peut-être est-ce dû au fait que vous pouvez réellement voir tous les pistons et les engrenages en action, toujours en mouvement. Je n'ai aucun intérêt pour le Shinkansen, le train à grande vitesse. Vous ne pouvez rien voir, et il n'y a même pas de bruit. C'est juste stupide. Vous ne pouvez pas comparer cela avec le tchou-tchou d'une locomotive à vapeur.



Shiawase no kiiroi hankachi avec TAKAKURA *Ken (1977).*



Kâbee avec YOSHINAGA *Sayuri (2008).*

Vous avez commencé votre carrière avec des comédies et vos films ont souvent un côté léger, mais dans vos derniers films, vous avez abordé des sujets plus lourds. Etes-vous influencé par la situation politique actuelle ?

Y. Y. : Oui. Le Japon est en train de prendre une voie dangereuse. Les gens s'inquiètent de ce que le pays est en train de devenir. Ils s'inquiètent et moi aussi.

***Kâbee* [Notre mère, 2008] est un drame familial qui se déroule en 1940-41. Il commence par l'arrestation du père suspecté d'être un dissident.**

Y. Y. : C'est vrai. A l'époque, la loi sur la préservation de la paix comme on l'appelait visait les communistes, les syndiqués et les opposants au régime militaire. Aujourd'hui, la situation n'est pas aussi mauvaise qu'à cette époque et nous vivons apparemment dans un pays démocratique. Mais il y a des hommes politiques qui voudraient bien revenir en arrière. C'est en grande partie dû au fait que le Japon n'a jamais été très clair vis-à-vis de son passé. Après la guerre, l'Allemagne a présenté des excuses et de nombreuses personnes ont été traînées devant la justice. Au Japon, de nombreux criminels de guerre ont conservé leurs fonctions. Même KISHI Nobusuke, qui est devenu Premier ministre entre 1957 et 1960 avait un passé douteux. Il est le grand-père de l'actuel Premier ministre ABE Shinzô.

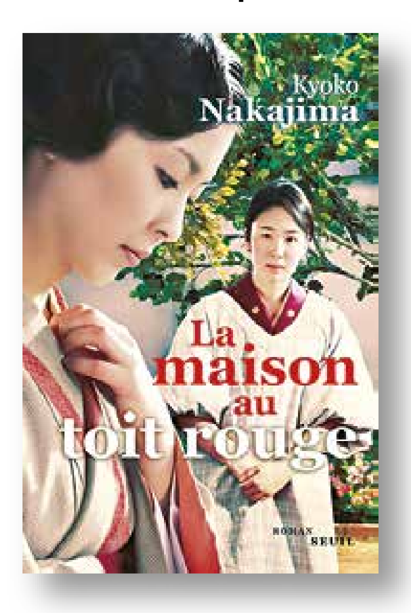
Le très intéressant musée qui vous est consacré à Shibamata est divisé en plusieurs sections. Deux d'entre elles ont attiré mon attention. La première est intitulée *"Arrêtez-vous et regardez par-dessus votre épaule. Choses que les Japonais devraient chérir du passé"* et l'autre s'appelle *"Education : apprentissage et enseignement"*.

Y. Y. : Comme vous vous en doutez, les deux thèmes sont intimement liés. Je pense que les Japonais devraient vraiment se retourner et se souvenir de leur passé. Les plus jeunes et tous ceux qui sont nés après la guerre sont sur le point d'oublier leur histoire. Nous devons l'empêcher. Nous devons nous souvenir du chemin que le pays a emprunté dans la première moitié du XX[e] siècle et des responsabilités liées à la guerre en Asie et dans le Pacifique. Je suis né en 1931, l'année où la guerre contre la Chine a commencé. Je suis né le 19 septembre. La veille, l'armée impériale avait organisé un complot pour favoriser l'invasion de la Mandchourie. De nombreux mensonges ont été racontés sur l'histoire du Japon. C'est quelque chose que nous devons corriger. Nous devons reconnaître notre guerre d'agression. J'ai grandi en Mandchourie et j'ai vu de mes yeux les choses horribles commises par les Japonais et la discrimination dont les Chinois ont été victimes. Nous devrions avoir honte de ce qu'a accompli l'armée impériale en Asie. Même lorsque nous évoquons Hiroshima et Nagasaki où l'on compte plus de 300 000 victimes, nous devons nous souvenir de ce qui a conduit à cette tragédie et de tous les mensonges professés par le gouvernement. La guerre est une chose terrible, horrible et il n'existe aucune bonne raison pour en démarrer une. Le Japon a la chance d'avoir une Constitution pacifiste qui considère la guerre comme illégale. Nous devons défendre ce formidable document.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

LITTÉRATURE La Maison au toit rouge

Yamada Yôji apprécie la littérature. Depuis ses débuts, il a porté lui-même à l'écran plusieurs romans ou il a adapté pour d'autres cinéastes comme Nomura Yoshitarô des ouvrages. On lui doit notamment plusieurs adaptations du maître de la littérature policière Matsumoto Seichô dont le fameux *Kiri no hata* en 1965 avec la formidable Baishô Chieko. On retrouve l'actrice dans la dernière adaptation littéraire



de Yamada. *La Maison au toit rouge* de Nakajima Kyôko, prix Naoki 2010, sort en librairie au moment où le film est distribué dans les salles françaises. Une bonne occasion de découvrir cette œuvre que le cinéaste a sublimée à l'écran et que la traduction de Sophie Refle rend très accessible.

La Maison au toit rouge, de Nakajima Kyôko, traduit par Sophie Refle, Editions du Seuil, 21 €. www.seuil.com

TOURNAGE Infatigable Yamada Yôji

Malgré ses 83 ans, le cinéaste ne semble pas décidé à raccrocher de sitôt. Il s'est lancé dans le tournage de *Kazoku wa tsuraiyo* [C'est dur d'être une famille] qui devrait sortir sur les écrans japonais en mars 2016. Le titre, qui rappelle celui de sa fameuse série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme], est en fait une suite, 20 ans après la sortie du dernier volet des aventures de Tora-san. Parmi les acteurs, on retrouve certains de ceux qui avaient participé à *Tôkyô Kazoku (Tokyo Family)* en 2013 que Yamada Yôji avait tourné en hommage au *Voyage à Tokyo (Tôkyô monogatari)* d'Ozu Yasujirô. Une fois de plus, le réalisateur porte un regard sur les liens familiaux et leur évolution dans un pays en pleine transformation sociologique.

SORTIE Succès à venir

Le 12 décembre 2015, les spectateurs japonais pourront découvrir le nouveau film de Yamada Yôji, *Haha to kuraseba*, que le cinéaste vient de tourner avec la fidèle Yoshinaga Sayuri, Ninomiya Kazunari et Kuroki Haru, récompensée à Berlin pour sa prestation dans *La Maison au toit rouge*. Le film écrit par Yamada et Hiramatsu Emiko est inspiré par des écrits du romancier Inoue Hisashi. *Haha to kuraseba* sort pour les 120 ans de la Shôchiku pour qui Yamada Yôji travaille depuis 1954.



HUMEUR par Koga Ritsuko

L'envers du décor

Je rêvais de vivre en France et de quitter le Japon qui me paraissait terne et qui ne m'inspirait rien. Charmée par des peintures impressionnistes qui m'entraînaient dans un univers onirique infini, j'ai trouvé ma France un peu plus concrète dans ses films. Après ma première rencontre avec, bien sûr, *La Boum,* à l'âge de 13 ans, je crois avoir regardé tous les films disponibles (en location) dans ma ville natale. Après Godard, ce sont Jean-Jacques Beineix et Patrice Leconte qui m'ont soufflé le plus l'esprit français. Et tout ce que je voyais dans leurs films me faisait rêver : du paysage inconnu jusqu'aux assiettes posées sur une table à moitié cassée.

Pendant ce temps-là, je n'ai jamais cherché à connaître les films japonais, ni ceux de Kurosawa, ni ceux d'Ozu. Quant à Yamada Yôji, je connaissais ses œuvres depuis petite mais ce n'était pas un choix, ils faisaient partie du Japon où j'ai vécu. Par exemple, je ne peux même pas dire si je suis fan ou non de son fameux personnage Tora-san d'*Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme]. Sans chercher, il existait naturellement dans notre vie comme une personne réelle, un peu comme un oncle lointain. C'est valable pour son autre série plus récente *Tsuribaka nisshi* [Journal d'un fou de pêche], une comédie racontant la vie d'un employé obsédé par la pêche. Je n'ai pas été le voir au cinéma mais on le regardait à la télé en famille. Je peux dire que, sans vraiment connaître la grandeur de ce cinéaste, on a tous grandi avec ses créations qui nous invitent à nous plonger dans le quotidien tranquille des sentiments humains, ce qui me rend nostalgique aujourd'hui.



Depuis que je suis en France, je ne vois presque plus de films français, car les personnes excentriques et les tables à moitié cassées j'en ai assez autour de moi et ma vie parisienne est parfois aussi spectaculaire que ces films. Cela m'a amené à découvrir le cinéma japonais et à reconnaître ses valeurs. Alors, je me demande si je suis devenue suffisamment française pour les apprécier ou si je reste finalement trop japonaise dans mon esprit. C'est dur d'être une étrangère !

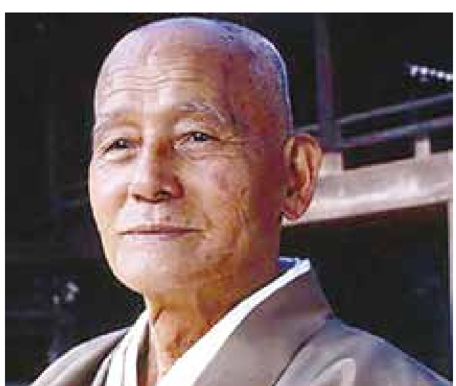
DESTINS **Comme un air de famille**

Le cinéaste a croisé de nombreux grands acteurs. Il a aussi contribué à l'émergence de nouveaux talents.

Depuis qu'il a commencé sa carrière de cinéaste, YAMADA Yôji a tourné plus de 80 films. Pour ce professionnel qui défend dans la plupart de ses réalisations les liens d'amitié et la famille, il était tout à fait naturel qu'il cultive lui-même des relations très étroites avec les équipes de tournage et les acteurs. D'ATSUMI Kiyoshi qui a été son acteur fétiche pendant près de 30 ans à TAKAKURA Ken dont la performance dans *Shiawase no kiiroi hankachi* [Les Mouchoirs jaunes du bonheur] est étonnante, en passant par NISHIDA Toshiki qu'il a dirigé mais pour qui il a écrit le scénario d'une série de 22 films, tous ces interprètes appartiennent à la famille YAMADA. Ils ont contribué à créer un style de cinéma qui n'a pas d'équivalent dans l'archipel et dans le reste du monde. Il en va de même avec BAISHÔ Chieko, cette immense actrice dont la carrière a décollé en 1963 grâce à YAMADA. Il lui a donné le rôle principal dans *Shitamachi no taiyô* [Le Soleil de Shitamachi] et elle l'a accompagné dans des dizaines de projets dont *La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi)* récompensé au festival de Berlin en 2014. Il en va de même pour YOSHINAGA Sayuri qui a commencé à collaborer avec YAMADA en 1972 dans le neuvième épisode de la série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme] pour ensuite occuper les premiers rôles de *Kâbee* [Mère, 2008] et d'*Otôto* [Petit frère, 2010]. Il a aussi donné à RYÛ Chishû, l'acteur fétiche d'OZU Yasujirô, une place importante de patriarche dans plusieurs de ses films et permis à de jeunes talents de se faire un nom. Parmi eux, il convient de citer YOSHIOKA Hidetaka dont il a su tirer le meilleur dans *Gakkô II* [Ecole 2, 1988] ou encore *La Maison au toit rouge*.

GABRIEL BERNARD








DR

(de gauche à droite) ATSUMI Kyoshi, BAISHÔ Chieko, RYÛ Chishû, NISHIDA Toshiyuki, TAKAKURA Ken ou encore YOSHINAGA Sayuri font partie de l'immense famille cinématographique que YAMADA Yôji a su créer tout au long de sa carrière à la Shôchiku.

NOUVEAUTÉ Un travail d'orfèvre

Avec *La Maison au toit rouge,* YAMADA Yôji a pu enfin obtenir une véritable reconnaissance internationale.

Plusieurs vétérans issus du système des anciens studios mis à mal par l'avènement de la télévision continuent de travailler. A 83 ans, YAMADA Yôji est néanmoins le seul à travailler pour le studio avec lequel il avait démarré en 1954. Il a dirigé quelque 81 films pour la Shôchiku dont l'origine remonte à 1920 et qui a été entre autres la maison d'OZU Yasujirô et d'ÔSHIMA Nagisa.

C'est la série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme, voir pp. 16-17] qui a été la principale source de succès de YAMADA et ce qui lui a permis de bâtir sa réputation. Les 48 films tournés entre 1969 et 1995 ont non seulement permis au cinéaste de conserver son emploi, mais aussi au studio de rester financièrement à flots.

Il a aussi obtenu sa part de renommée internationale grâce à sa trilogie de films de samouraïs, volontiers humaniste, constituée par *Le Samouraï du crépuscule (Tasogare Seibei,* 2002), *Le Samouraï et la servante (Kakushi ken oni no tsume*, 2004) et *Love and Honnor (Bushi no ichibun* , 2006). *Le Samouraï du crépuscule* étant le tout premier film en costumes réalisé par YAMADA. Racontant l'histoire d'un samouraï de rang inférieur obligé de prendre les armes pour défendre l'honneur de sa famille, ce film a valu à YAMADA d'être inscrit dans la sélection pour l'Oscar du meilleur film étranger et de recevoir 13 prix dont celui du meilleur réalisateur lors des récompenses annuelles du cinéma japonais.



KUROKI Haru qui interprète Taki tente de raisonner sa patronne Tokiko incarnée par MATSU Takako.

En dépit de ces nombreux prix, YAMADA Yôji demeure encore un cinéaste négligé par la plupart des critiques et des spécialistes étrangers du cinéma, surtout lorsqu'il s'agit de comparer avec un réalisateur comme OZU qui a fait le nom de la Shôchiku. D'une part, la série *Otoko wa tsuraiyo* lui a donné l'image d'un cinéaste populiste, pas très sérieux, alors qu'au Japon, son statut est bien plus élevé notamment grâce à son road-movie *Shiawase no kiiroi Hankachi [Les mouchoirs jaunes du bonheur]*, de 1977 qui a été nommé parmi les 100 meilleurs films japonais du XXe siècle par *Kinema Junpô,* la plus ancienne revue de cinéma de l'archipel.

La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi) ne devrait pas bouleverser cette situation dans la mesure où l'on se trouve devant un drame familial dont YAMADA s'est fait une spécialité. Né en 1931, le cinéaste a non seulement vécu la période 1935-1945 décrite dans le film, mais il a su mettre en évidence avec finesse tout ce qui fait le charme de ce film depuis la décoration jusqu'aux mœurs sociales.

La maison au toit rouge semble tout droit venue du musée d'architecture situé dans le parc Koganei à Tôkyô, où l'on trouve des exemples remarquables de maisons du XIXe et au début du XXe siècle, ainsi que des bâtiments commerciaux, désormais rares in situ en raison des destructions de la guerre et de la période de reconstruction d'après-guerre. Le film décrit avec justesse les conditions de vie de la classe moyenne supérieure qui, pour les classes ouvrières des années 1930, relevait du rêve, et aujourd'hui semble agréable et idyllique mais qui ont totalement disparu.

Les dialogues coécrits par YAMADA Yôji et HIRAMATSU Eriko constituent également un retour

RÉFÉRENCES

La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi), de YAMADA Yôji d'après le roman de NAKAJIMA Kyôko. 2h16. Avec MATSU Takako, KUROKI Haru, BAISHÔ Chieko.

vers le passé, cette fois vers l'époque d'OZU dont le chef-d'œuvre *Voyage à Tôkyô (Tôkyô Monogatari*, 1953) a fait l'objet d'un remake signé YAMADA en 2013 sous le titre *Tôkyô kazoku (Tokyo Family)*. L'histoire, comme celles des films d'OZU dans les milieux bourgeois semblables, n'est pas un simple retour en arrière nostalgique sur une époque où tout était plus simple. Il s'agit plutôt d'une histoire d'amour dont est témoin une jeune servante au cœur pur et qui se la remémore quelques décennies plus tard.

Cette structure de flash-back est devenue courante dans plusieurs films japonais récents dont le récit se déroule dans cette période compliquée des années 1930 que les cinéastes entendent expliquer aux plus jeunes spectateurs. Cependant, YAMADA utilise également cette structure pour illustrer comment le passage du temps adoucit l'impact des émotions et des actes qui auraient pu autrefois bouleverser une vie - ou du moins mettre en danger un mariage.



YAMADA Yôji, au centre, entouré des principaux interprètes de La Maison au toit rouge.

Le film commence dans le présent, peu de temps après la mort de Taki interprétée par BAISHÔ Chieko, une femme âgée qui s'est lancée dans l'écriture de ses mémoires sous l'impulsion de son petit-neveu Takeshi (TSUMABUKI Satoshi) qui se montre parfois un peu critique à son encontre. L'histoire se déplace rapidement à 1935, lorsque Taki (KUROKI Haru), une jeune fille originaire de la préfecture de Yamagata se rend à Tôkyô pour travailler comme bonne à tout faire. Après une année passée auprès d'un écrivain (HASHIZUME Isao), elle part travailler pour le propriétaire de la "maison au toit rouge", HIRAI Masaki (KATAOKA Takataro), un dirigeant d'une entreprise de jouets, qui y vit avec son épouse Tokiko (MATSU Takako) et leur fils de 5 ans, Kyôichi.

Taki entre au service des HIRAI, en particulier de l'épouse Tokiko, une femme cultivée et indépendante. Puis, à l'occasion d'une fête de Nouvel an, Tokiko fait la connaissance d'ITAKURA (YOSHIOKA Hidetaka), un jeune designer qui travaille dans l'entreprise de son mari. Lui aussi originaire du nord de l'archipel, ITAKURA est un artiste jusqu'au bout des ongles. Il se montre indifférent aux discours des autres hommes sur la guerre et les profits. Il entame avec Tokiko, qui admire son talent pour le dessin et partage sa passion pour la musique classique, un amour platonique.

De son côté, Taki observe d'un œil bienveillant l'éclosion de cette amitié dans la mesure où elle apprécie aussi le gentil ITAKURA. Mais la passion naissante entre sa patronne et le jeune designer ne manque pas de l'alarmer. Cependant, YAMADA n'a pas construit un triangle amoureux classique. Au lieu de cela, il a fait un film dans lequel il essaie de voir comment cette liaison amoureuse (s'il s'agit bien d'une liaison) affecte les relations de Taki avec Tokiko et sa vie future.

Taki passe de la rustre et peureuse campagnarde à la confidente qui peut, lorsque la situation l'exige, dire la vérité même la plus dure à sa patronne. KUROKI Haru, une nouvelle actrice pleine de promesses, gère cette transition avec grâce et aplomb, ce qui lui a valu d'obtenir l'Ours d'argent de la meilleure actrice au 64e Festival international du film de Berlin en 2014.

Issue d'une famille de célèbres acteurs de kabuki MATSU Takako interprète avec brio Tokiko une démocrate pétillante qui peut brusquement se transformer en une femme dure si elle est contrariée ou si on refuse de céder à ses envies. Elle a pris l'habitude de se comporter ainsi et ne fait pas grand cas de ce que peuvent penser les autres.

Le film lui-même, cependant, vacille vers la fin avec la révélation du grand secret de Taki qu'elle a gardé pendant 60 ans. YAMADA Yôji, un cinéaste populiste jusqu'au bout des os, ne peut s'empêcher de conduire l'action du film vers une fin commerciale labélisée. Dans le même temps, il évoque tranquillement de nombreuses tragédies de l'époque liées à des espoirs déçus et des projets avortés.

Quant à la petite maison elle-même, il vous faudra chercher longtemps pour trouver quelque chose qui lui ressemble à Tôkyô, à moins de vous rendre au musée du parc Koganei.

MARK SCHILLING

SOCIÉTÉ Tora-san, le bonhomme de la rue

Il représente le personnage clé de YAMADA Yôji. KURUMA Torajirô incarne le Japon éternel.



ATSUMI Kiyoshi a incarné KURUMA Torajirô alias Tora-san de 1969 à 1996

DR

L*'homme rit avec son visage, pleure avec son ventre",* chante ATSUMI Kiyoshi (1928-1996), alias Tora-san, le personnage autour duquel est construit tout l'univers d'*Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme] que YAMADA Yôji va décliner durant plus d'un quart de siècle, au gré des quarante-huit films que compte la série éponyme. Dès que cette chanson (paroles de HOSHINO Tetsurô, musique de YAMAMOTO Naozumi, deux artistes bien connus des Japonais) qui accompagne le générique de chacun des films de la série se fait entendre, le public japonais se retrouve instantanément en terrain connu, dans le monde, ô combien attachant, de Tora-san le *fûten*, le vagabond aux quarante-huit chagrins d'amour (un par film...).

Car qui dit YAMADA Yôji dit bien sûr Tora-san ; et qui dit Tora-san dit ATSUMI Kiyoshi. Cette triade, née au départ d'une série télévisée répartie en 24 épisodes (1968-1969), prend véritablement forme en août 1969, date de la sortie de la première version filmée et va durer jusqu'en 1995, année qui précède le décès de l'acteur. Comme le souligne YAMADA Yôji lui-même dans une interview de 2011, *Otoko wa tsuraiyo* est l'œuvre d'une vie, un *lifework* selon ses propres termes. Que l'on apprécie ou non le cadre dans lequel se situent invariablement les péripéties du héros, celui du *ninjô-kigeki,* de la comédie sentimentale, on ne peut difficilement contester ceci: se dresse devant nous une œuvre, au sens fort du terme, proprement monumentale. Par ailleurs, rôle d'une vie, le personnage de Tora-san finit au fil des ans par se confondre avec ATSUMI Kiyoshi, l'acteur, mais aussi l'homme. ATSUMI est Tora-san, et inversement ; par l'intensité de l'identification, on est loin par exemple de la figure d'un James Bond, dont le visage se trouve associé à différents acteurs, de Sean Connery à Pierce Brosnan en passant par Roger Moore. C'est sur l'investissement sans commune mesure de YAMADA Yôji et d'ATSUMI Kiyoshi dans cette œuvre, soutenue par des acteurs exceptionnels — entre autres, BAISHÔ Chieko qui joue Sakura, la sœur de Tora-san, dans toute la série, et le grand RYÛ Chishû (le grand-père du *Voyage à Tôkyô* d'OZU) qui est de l'aventure du premier au quarante-cinquième film — que repose la popularité jamais démentie de la série Tora-san.

Mais tout cela ne serait rien sans la figure centrale de Tora-san. Le génie de YAMADA Yôji a été d'inventer cet anti-héros et de l'avoir fait incarner par ATSUMI Kiyoshi, à un moment — nous sommes à la fin des années soixante — où ÔSHIMA Nagisa, placé sous l'égide de l'ATG (Art Theatre Guild),

s'impose comme le chef de file du cinéma indépendant et contestataire japonais. ÔSHIMA s'adresse aux intellectuels, ses pairs ; YAMADA Yôji, qui travaille pour la société Shôchiku, s'adresse au plus grand nombre, au *shomin*, la classe populaire, qu'ATSUMI Kiyoshi connaissait parfaitement pour avoir fait ses débuts de comédien dans des spectacles de strip-tease. Est révélatrice à cet égard l'opposition entre *Shinjuku dorobô nikki* [Journal d'un voleur de Shinjuku] d'ÔSHIMA, et *Otoko wa tsurayo,* réalisés la même année, en 1969 donc. D'un côté le quartier de Shinjuku, haut lieu de la révolte estudiantine et de toutes les avant-gardes, à l'ouest de la capitale ; de l'autre, Katsushika Shibamata, au nord-est de Tôkyô, quartier populaire entre tous, à mille lieues de l'effervescence politico-artistique. C'est là que YAMADA Yôji fait naître Torajirô — dont le nom de famille, KURUMA, renverrait explicitement, selon le critique YOMOTA Inuhiko, à la famille KURUMA Zenshichi qui, à l'époque d'Edo, contrôlait les *hinin* (littéralement les "non-humains" ou, si l'on veut, les intouchables) et assimilés, notamment les artistes de rue appelés *gômine,* ce renvoi étant la preuve, toujours selon YOMOTA, des intentions profondément politiques du réalisateur.

Le décor est en tout cas planté : Tora-san est résolument un enfant du peuple. Il n'a jamais connu sa mère. Après s'être disputé avec son père, il fugue vers 16 ans et quitte son quartier, son *kokyô*, sa terre natale, son "bled", laissant derrière lui son père, qui meurt après son départ, et une jeune sœur, Sakura. Le premier film, celui de 1969, commence avec le retour de Torajirô à Shibamata après dix ans d'absence. Tout montre, dans le film, le décalage de ce Tora-san avec la modernité industrielle, le miracle économique et les valeurs qui les sous-tendent : l'effort, la constance, la stabilité. Le décalage est encore plus grand, on aura deviné, avec l'univers de Shinjuku mis en scène par ÔSHIMA.

Sans diplôme, sans travail fixe, vivant au jour le jour, se déplaçant de ville en ville et de région en région (cela fait partie du charme de la série dont chaque film montre un visage particulier de l'archipel), chantant des chansons irrémédiablement hors mode (a-t-il jamais entendu les Beatles, les Rolling Stones ?), Torajirô mène une vie de *tekiya*, de *yashi*, ces bonimenteurs qui vendent de la camelote les jours de marché ou de fête et dont tout, le statut, le parler et l'accoutrement, les apparentent aux *yakuza*. Or ce bonimenteur, sentimental, généreux mais irrémédiablement maladroit, est constamment en train de *"rire avec son visage, pleurer avec son ventre"*. Etre un homme n'est pas une sinécure, lorsqu'on se trouve soumis au regard méprisant des gens comme il faut, lorsque l'amour, pour un vagabond, s'avère inaccessible.

Mais voilà, nous dit YAMADA Yôji à travers Tora-san, vivre, c'est précisément rire avec le visage, et



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Dans le quartier de Shibamata, la nostalgie de Tora-san n'en finit pas.

garder en son for intérieur les souffrances. Il n'est donc pas question de s'installer dans les jérémiades, de se complaire dans la posture de *"c'est la faute aux autres, aux riches, au gouvernement"*. A aucun moment Tora-san ne s'apitoie sur son sort — les rires et les larmes du quartier vers lequel il revient toujours pour mieux repartir lui suffisent. De condition modeste, confronté à de multiples barrières visibles et invisibles, il profite par contre de la distance qui le sépare des autres pour se préserver un espace de liberté, au fondement de sa dignité en tant qu'être humain. Sans passer par les discours de la dénonciation auxquels il pourrait légitimement faire appel eu égard à son statut de déclassé, il sera amené à rappeler, film après film, les possibilités d'une liberté à laquelle la modernité japonaise donne parfois l'impression d'avoir renoncé. En ceci, la série *Otoko wa tsuraiyo* est une œuvre dont le ressort narratif, pourtant codifié une fois pour toutes — retour au quartier, voyages assortis de chagrins d'amour, départ — délivre inlassablement un message d'espoir qui reste de bout en bout politique. La façon dont les Japonais l'ont plébiscitée et le plébiscitent encore montre qu'ils l'ont bien entendu.

YATABE KAZUHIKO


SHOCHIKU
120
Anniversary


松竹株式会社

POINT DE VUE Le Japon selon M. Yamada

Pour le critique de cinéma, le réalisateur de la série *Otoko wa tsuraiyo* ou encore de *Kazoku* est celui des déracinés.

YAMADA Yôji est le seul réalisateur japonais qui, depuis plus d'un demi-siècle, continue de produire plus d'un film par an. Sa réalisation la plus connue est la série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme], avec comme héros Tora-san un homme d'âge mûr, vendeur ambulant (*teki-ya* en japonais) qui parcourt tout le Japon pour faire des affaires lors de diverses fêtes locales. Cependant, Tora-san revient deux ou trois fois par an dans son quartier natal : Shibamata, dans l'arrondissement de Katsushika, dans la banlieue de Tôkyô, ancien faubourg d'Edo entouré de temples où règne une atmosphère de bon voisinage. Si ses occupations l'obligent à sillonner tout le Japon, le retour "chez lui" toujours imprévu est provoqué par l'apparition dans un rêve de sa demi-sœur, Sakura, qui travaille dans la boutique familiale de *dango* (boulette à base de farine de riz), Kuruma-ya, alias Tora-ya.
Face à Sakura qui l'accueille toujours à bras ouverts et pour son oncle et sa tante qui tiennent la boutique Kuruma-ya, notre homme reste un peu fantasque voire un peu provocateur. Mais pour Tora-san, ce sont des êtres irremplaçables. Ce type de rapport humain chaleureux qui accueille un homme solitaire dans sa vie, ne serait-ce pas un élément caractéristique de la plupart des Japonais. Alors même que la série *Otoko wa tsuraiyo* avec ses 48 titres a perduré de 1969 à 1995, ce type de rapport humain était considéré comme désuet.
Il n'était pas rare d'en faire ainsi la critique : *"Un monde avec des gens qui ont toujours une telle bonne conscience n'existe pas. La famille et la communauté restent quelque chose de plus compliqué. Il n'existe pas d'endroit où l'on peut revenir tout le*

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

temps et où l'on accueille même les gens du voyage comme Tora-san."

Mais un tout autre point de vue s'exprime par l'intermédiaire du philosophe SHIMADA Yutaka, grand fan de Tora-san. Le rapport entre Tora-san et les gens de Kuruma-ya représenterait pour les Japonais d'aujourd'hui "*un rapport humain du futur*". Tora-san n'a pas en fait de vrai lien de parenté avec les gens comme Sakura, l'oncle, la tante, le mari et le fils de Sakura, et le patron de l'usine qui se trouve derrière la boutique Kuruma-ya. Pourtant ces gens se présentent comme des membres de la famille. La mère de Tora-san et celle de Sakura n'est pas la même ; sa mère l'a quitté et leur père est décédé. Dès son plus jeune âge, Tora-san a fugué plusieurs années. *"Représenter un homme nouveau avec d'éventuels futurs nouveaux rapports humains, ce n'est pas possible avec des images concrètes. Alors le seul moyen est de les faire revivre parmi les choses et les faits perdus et passés"*, assure SHIMADA Yutaka.

Lorsque je songe à Tora-san, les propos de SHIMADA me reviennent en mémoire et sembleraient se superposer à la vie même de YAMADA Yôji qui a mis au monde le personnage de Tora-san. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le réalisateur a passé sa jeunesse en Mandchourie, alors occupée par les Japonais et ce n'est qu'après la guerre qu'il est revenu au Japon. Un jour, le jeune YAMADA est allé au cinéma, accompagné par une servante du nom de Fumi. Le film projeté était *Robô no ishi* [Une pierre au bord du chemin, 1938] qui décrivait un village pauvre du Japon. En voyant Fumi, originaire des îles de Gotô à Kyûshû qui avait été contrainte pour survivre de partir en Mandchourie, regarder le film, le futur réalisateur s'est rendu compte que *"l'on pouvait voir le film, tout en entrant dans l'histoire de Fumi comme s'il s'agissait de sa propre vie, et pleurer à en crier". "Ce fut pour moi une révélation"*, racontera-t-il plus tard.

En Chine, le jeune YAMADA vivait dans une grande maison de type occidental et sur ce continent, il pouvait voyager en train pendant une journée entière sans rien voir d'autre que la ligne d'horizon. Pour lui, le paysage de ce pauvre village japonais représentait un monde lointain qu'il ne connaissait pas encore et le seul visage de Fumi, les larmes aux yeux, est resté gravé à jamais dans sa mémoire.

Il est à noter que le paysage vu par Fumi de manière nostalgique était un paysage du futur que YAMADA allait découvrir en rentrant au Japon. Plus tard, il a raconté qu'après son retour au Japon, il ne lui restait que de mauvais souvenirs. Il s'agissait du "Japon" appréhendé en Chine à travers Fumi.

"Le thème qui traverse toute la série de Tora-san est probablement la nostalgie du pays natal, mais ce n'est pas quelque chose que je ressens moi-même", affirme YAMADA Yôji. La passion qui l'a poussé à continuer la série ne se situe pas dans le même registre que le sentiment nostalgique dont fait preuve Tora-san. Le réalisateur se considère comme un "homme sans pays natal". Ce thème du Japonais sans pays natal caractérise toute la filmographie du cinéaste, y compris la série *Otoko wa tsuraiyo*. Dans le film *Kazoku* [la famille, 1970], un couple parcourt 3000 kilomètres en six mois, partant de leur île natale dans l'extrême sud du Japon pour aller vivre à Hokkaidô, à l'extrême nord du Japon. Les scènes sont tournées dans les paysages authentiques du Japon ; le film nous montre le voyage du couple avec leurs enfants et le vieux père, passant de région en région, parmi des gens de chaque région. A la gare d'Ôsaka par exemple, ils descendent dans la galerie marchande au milieu d'une grande foule pour revenir finalement à leur point de départ ; le film nous montre cette fatigue de la répétition.

Cela symbolise l'homme moderne qui s'épuise dans la ville, fabriquée par un système qui ne tient pas compte des gens qui la sillonnent. Datant de 1970, année de l'Exposition universelle d'Ôsaka dont le thème était *"progrès et harmonie pour l'humanité"*, ce film raconte l'histoire d'une famille qui ne pourra jamais pénétrer dans le lieu de l'Exposition. Se trouvant à Ôsaka à ce moment-là, ils viennent jusqu'à l'entrée où une longue file d'attente les décourage, les parents se contentent de dire à leur garçon de 3 ans : *"Voilà, c'est ça l'Expo"*, en lui montrant seulement l'extérieur ; et comble de malheur, leur fille d'un an mourra sur le dos de la femme, à cause de tout ce pénible déplacement.

C'est bien un film de voyage, mais un voyage sans retour. Après avoir quitté leur maison natale et le doux climat de Nagasaki, ils se dirigent vers Hokkaidô où règne un froid extrême, avec l'espoir d'être des "pionniers". Ce voyage est comme la vie elle-même. De temps en temps, entre la femme et le mari, et entre les membres de la famille éclatent des querelles : *"Pourquoi toutes ces peines et tout ce voyage?"* Cela peut être interprété comme ceci : en perdant de vue la raison pour laquelle on vit et on s'agite, on se trompe sur ce qui est vraiment important. Dans la bande-annonce du film, le message était lancé : *"C'est de vous qu'on parle et c'est à vous que s'adresse ce film."*

Malgré tous ces ennuis, ou plutôt grâce à eux, l'on se dit que *"cette année, il va bien nous arriver quelques bonnes surprises"*. YAMADA Yôji met en scène ces moments d'où émerge ce "sentiment d'espoir". C'est une force qui nous permet de trouver un avenir par-delà la dure réalité du quotidien et de vivre dans le réel.

Pour les Japonais qui ont perdu leur pays natal, YAMADA Yôji dresse leur portrait, avec un regard porté vers l'avenir et l'espoir dans le cœur. Il continue à décrire leur courage à vivre dans la rigueur et l'austérité. Dans ses films, il est souvent question de "bonheur". Pour le réalisateur, le bonheur apparaît au moment précis où les gens, ayant perdu leur "pays natal" s'efforcent de vivre et finalement se mettent à rêver de l'avenir.

Il ne s'agit pas d'un rêve agréable et doux, mais de quelque chose qui est fondé sur une connaissance de la dure réalité. La raison de son succès au Japon peut s'expliquer parce que ses films sont des encouragements adressés aux Japonais. A ce titre, il est un des réalisateurs les plus représentatifs du Japon.

KIRIDÔSHI RISAKU

L'engrenage

À l'aube de la Troisième Guerre mondiale



Depuis plusieurs mois, les relations entre la Chine et le Japon ne cessent de se détériorer. Différend territorial, frictions liées à leur passé commun, ambitions concurrentes en Asie. Tous les ingrédients sont réunis pour une confrontation plus musclée. Lorsqu'un chasseur japonais abat un appareil chinois, les deux pays sont prêts à s'affronter et à entraîner le monde dans une Troisième Guerre mondiale…

A partir de faits réels, un scénario prenant et palpitant qui nous rappelle que la fiction n'est jamais très loin de la réalité.

Claude Leblanc est ancien rédacteur en chef de ***Courrier international*** et de ***Jeune Afrique***, il suit désormais l'actualité asiatique au quotidien ***L'Opinion***. Fondateur du mensuel ***Zoom Japon***, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur le pays du Soleil-levant dont ***Le Japon vu du train*** publié en 2012 et son édition revue et augmentée en 2014, (éd. Ilyfunet, Paris) et le co-auteur de ***Ballon noir***, un polar ayant pour décor l'Afrique et le Japon. Il co-écrit également ***C'est pas ma faute*** (éd. du Cerf - mars 2015).



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

en partenariat avec :



TENDANCE **Pour tout l'amour du train**

Le cinéaste a toujours accordé une place importante au chemin de fer, symbole important du Japon de l'après-guerre.

YAMADA Yôji est un homme fidèle. Depuis son entrée à la Shôchiku en 1954, il ne lui a fait aucune défection. Il a également entretenu une amitié fidèle avec nombre d'acteurs et de techniciens avec qui il a tourné la majorité de ses films. Ce sens de la fidélité se retrouve aussi au niveau de son intérêt pour le train qu'il n'a jamais oublié de mettre en scène dans ses œuvres, à l'exception de ses films de samouraïs. De sa première réalisation à la dernière sortie en salles, le cinéaste a toujours accordé une place non négligeable à l'univers ferroviaire. Dans sa fameuse série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme], les aventures de Tora-san commencent souvent aux abords d'une gare pour s'achever sur le quai de celle de Shibamata. Cette manie a largement contribué à transformer les fans du cinéaste en des amateurs avertis de trains, désireux de suivre les traces de ses personnages. C'est d'autant plus remarquable que YAMADA Yôji s'est souvent attaché à faire la promotion de petites lignes locales ou de gares d'ordinaire peu fréquentées. Grâce à lui, certaines de ces destinations sont devenues très populaires et demeurent encore aujourd'hui des lieux très visités. Classée au premier rang des lignes locales préférées des Japonais, la ligne Gonô entre Kawabe et Higashi Noshiro, au nord-ouest de l'archipel, est caractéristique de l'engouement du cinéaste pour les tracés ferroviaires qui sortent de l'ordinaire. Située au bord de la mer du Japon, cette ligne offre aux voyageurs des paysages uniques, mais aussi des arrêts qui ne laissent pas indifférents. La gare de Todoroki qui a la particularité d'être isolée et de faire face à la mer est devenue une sorte de lieu de pèlerinage pour les fans de Tora-san depuis qu'elle a fait son apparition dans le septième film de la série en 1971. De la même façon, la minuscule gare de Shimonada (ligne Yosan entre Takamatsu et Uwajima sur l'île de Shikoku) avec une vue imprenable sur la mer Intérieure est un lieu très fréquenté depuis qu'elle a reçu la visite de Tora-san dans le dix-neuvième épisode d'*Otoko wa tsuraiyo* en 1977. Mais la présence du train ne se limite pas aux seuls films liés à cette série. *La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi)*, la dernière production de YAMADA sortie sur les écrans, débute par une séquence où l'on entend le passage d'un train, une manière de signifier que la vie continue alors même que l'on assiste à la cérémonie d'incinération du personnage principal de l'histoire. Dans bon nombre de ses films, le train se présente comme un symbole sans lequel la vie n'aurait parfois guère de sens. Ancien assistant de NOMURA Yoshitarô lorsqu'il a débuté à la Shôchiku en 1954, il est intéressant de noter que les deux hommes ont collaboré sur des œuvres dans lesquels le train occupe une place centrale. YAMADA a ainsi signé le scénario de deux grands succès de NOMURA où le train occupe la vedette : *Zero no shôten* [Zero focus, 1961] et *Le Vase de sable (Suna no utsuwa,* 1974). Adaptés de deux romans de MATSUMOTO Seichô, l'un des maîtres du polar ferroviaire, ces deux longs-métrages sont caractéristiques de l'intérêt que YAMADA Yôji porte à ce mode de transport depuis sa jeunesse en Mandchourie où il prenait souvent le train. C'est tellement vrai qu'il est souvent invité sur les plateaux de télévision ou dans les magazines à s'exprimer sur son amour pour le chemin de fer. Il ne cache pas sa passion pour les locomotives à vapeur qui représentent à ses yeux des êtres vivants grâce auxquels le Japon a réussi à retrouver des couleurs après la tragédie de la Seconde Guerre mondiale. Il n'est donc pas étonnant que ses films comportent des séquences où les machines les plus emblématiques de ce renouveau sont mises à l'honneur. La D51, la C11, la C58, la C59 ou encore la D60 ont souvent été aux premières loges dans ses réalisations. Mais YAMADA est allé encore plus loin dans cette logique, en réalisant en 2011 un documentaire autour de la restauration de la locomotive à vapeur C61 20 construite en 1949 et retirée de la circulation en 1973 après avoir effectué l'équivalent de 71 fois le tour de la terre sur les lignes Tôhoku et Ôu dans le nord-est de l'archipel. En 2010, il avait été décidé de la réhabiliter et YAMADA avait accepté de suivre le processus avec une caméra. Ce travail a pris une nouvelle dimension après le séisme et le tsunami du 11 mars 2011 puisque la remise en service de la machine est devenue un symbole pour cette région meurtrie. Le documentaire intitulé *Fukkatsu* [Résurrection] illustre parfaitement le rapport intime que le cinéaste entretient avec le train et sa volonté de transmettre cet amour au plus grand nombre.

ODAIRA NAMIHEI



Le documentaire sur la C61 20 qu'il a réalisé en 2011 illustre son attachement pour le train.

Guides pour réussir votre voyage au Japon

Edition revue et augmentée

Le Japon vu du train

Claude Leblanc

« La bible ferroviaire dans l'archipel. » **La vie du Rail**

« Un ouvrage original, passionnant et pratique. L'auteur entraîne le lecteur sur des sentiers négligés de la culture du rail au Japon. » **Le Monde**

[18€ ttc]

« Une véritable mine pour tous ceux qui rêvent d'explorer le Japon sans stress et au plus près des autochtones. » **Télérama**



Bon de commande à nous retourner avec un chèque à l'ordre des ***Editions Ilyfunet***
Éditions Ilyfunet – 12, rue de Nancy – 75010 Paris

☐ Japon vu du train : 18€ttc (ex)   ☐ Japon vu des bars : 18€ttc (ex)

Nom : ______________________ Prénom : ______________________

Adresse : ______________________________ CP : __________

Ville : ______________________ Email : ______________________

Date : *le* ______________________ Livraison par la Poste

GOÛT La simplicité et rien d'autre

Dans ses films, YAMADA Yôji propose une cuisine simple et conviviale. Les *râmen* en sont la meilleure illustration.



Pour le cinéaste, un bol de râmen *incarne parfaitement l'esprit de ses films.*

Cinéaste des petites gens, des quartiers populaires et de la simplicité, YAMADA Yôji s'intéresse aussi à la nourriture dans ses films. Mais pas question pour lui de montrer la cuisine sophistiquée des grands restaurants. Il s'agit plutôt d'aller à l'essentiel, en entraînant les spectateurs dans les établissements où les Japonais aiment se retrouver pour déguster des plats simples ayant du caractère. Il n'est donc pas étonnant que les *râmen* (nouilles en bouillon) occupent une place de choix dans bon nombre de ses réalisations. Non seulement c'est un plat simple, mais il incarne aussi une incroyable diversité qui sied parfaitement à la variété des régions visitées par les différents personnages imaginés par le metteur en scène.

On dit souvent que YAMADA Yôji est le dernier grand metteur en scène de l'ère Shôwa (1926-1989) encore en activité. En même temps, les *râmen* incarnent le goût de cette période qui se caractérise à la fois par la guerre et par la reconstruction. Il n'est donc pas étonnant que ce plat occupe une place non négligeable dans les menus filmés par le cinéaste. C'est à partir des années 1920 que se sont développées un peu partout dans les villes des échoppes de *râmen*. Leur faible coût séduit surtout les classes populaires qui peuvent ainsi se payer un repas solide. La plupart des restaurants s'implantent non loin des gares ou dans les rues commerçantes *(shôtengai)* des centres-villes. *"En Occident, les* râmen *que l'on peut déguster dans les restaurants se situent à un niveau de prix relativement élevé par rapport à la cuisine ordinaire. Au Japon, c'est le contraire. Dans notre pays, si l'on prend comme référence un billet de 1000 yens [7,70 euros], tout plat qui coûte moins de cette somme entre dans la catégorie B* (Bîkyû gurume)*, c'est-à-dire une cuisine qui se consomme en toute simplicité. Un bol de* râmen *coûte entre 600 et 900 yens. Cela a contribué à en faire un plat très populaire. La deuxième raison repose sur le fait que les* râmen *s'intègrent parfaitement aux habitudes alimentaires des Japonais"*, assure le chroniqueur gastronomique HANTSU Endô. Les *râmen* conquièrent l'ensemble de la population au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Naturellement cette spécialité, dont plusieurs régions du pays revendiquent la paternité ou proposent des variantes, a toute sa place dans la filmographie de YAMADA Yôji. Lorsqu'il tourne *Gakkô II* [Ecole 2] en 1996 dans la région d'Asahikawa, à Hokkaidô, le cinéaste ne peut décemment pas éviter de tourner une scène dans un restaurant de *râmen* puisque Asahikawa en est l'un des principaux centres au même titre que Sapporo ou encore Kushiro pour ne parler que de l'île septentrionale. Dans la série *Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme], les restaurants de *râmen* apparaissent aussi régulièrement dans la mesure où les menus sont abordables et l'atmosphère qui y règne cadre parfaitement avec ce que le metteur en scène veut rapporter aux spectateurs. Dans *La Maison au toit rouge (Chiisai ouchi),* Yamada Yôji n'aborde pas les *râmen*, mais il reste dans la simplicité avec le *tonkatsu* (côte de porc frite) et les *udon* (pâtes en bouillon), deux plats qui traduisent l'attachement viscéral du cinéaste à cette cuisine simple et conviviale que les Japonais n'ont jamais cessé de plébisciter.

GABRIEL BERNARD

ZOOM GOURMAND

LA RECETTE DE HARUYO

Tendon
(Tempura sur riz blanc)



PRÉPARATION

1 - Préparer les légumes. Eplucher et couper en rondelles d'environ 5 mm d'épaisseur la pomme de terre, la carotte, le *renkon*, l'oignon. Couper le champignon (maitake) en petits morceaux.

2 - Préparer les crevettes. Dépouiller, couper le bout de leur queue, puis les inciser. Bien égoutter sur une serviette en papier.

3 - Préparer la pâte. Dans un petit bol, casser un œuf puis ajouter l'eau froide. Verser sur la farine puis bien mélanger.

4 - Pour la friture. Chauffer l'huile à 180°c. Tremper les ingrédients dans la pâte. Frire dans l'huile pendant 3 à 5 minutes environ. Bien égoutter sur une grille ou une serviette en papier.

5 - Dans une casserole, faire bouillir le mirin. Ajouter la sauce soja, la poudre de *dashi* et le sucre. Laisser bouillir pendant 2 minutes environ.

6 - Dans un grand bol de riz (*donburi*), mettre du riz cuit. Disposer les tempura puis arroser de sauce. Servir aussitôt.

CONSEILS

On peut changer les ingrédients pour le tempura, selon son goût. Patate douce, potiron, *shiso*, *gobô*, poivron, calmar, poisson (congre, chinchard, cabillaud).

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

Pour la pâte à beignets :
120 g de farine T45, 120 ml d'eau, 1 œuf



Pour les beignets :
Six crevettes, une pomme de terre, une carotte, *renkon* (racine de lotus), un oignon, un champignon (*maitake*), *nori*.

Pour la sauce :
120 ml de liqueur de riz (mirin), 60 ml de sauce soja, 1 cuillère à café de poudre de *dashi*, 4 cuillères à soupe de sucre.

Riz

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

A la sortie de la gare de Shibamata, un bronze de Tora-san attend les voyageurs nombreux à vouloir faire un voyage dans le temps.

VISITE GUIDÉE **Sur les traces de Tora-san**

Le réalisateur a construit une grande partie de sa légende cinématographique dans le quartier de Shibamata, à Tôkyô.

Depuis des temps reculés, en particulier depuis l'établissement du shogunat à Edo, Tôkyô a été divisé en deux parties distinctes. A l'ouest du château d'Edo où se trouve actuellement le Palais impérial, les vassaux du shogun avaient établi leurs grandes propriétés dans les collines de Yamanote tandis que les familles de marchands vivaient dans la partie orientale, à savoir Shitamachi, c'est-à-dire la ville basse. Même après la fin du régime shogunal et au début de la modernisation du pays, les classes moyennes inférieures ont continué à s'entasser dans cette partie de la ville, sur les deux rives de la Sumida, donnant à ces quartiers une forte identité populaire.

Quand on évoque Shitamachi, il y a peu d'icône culturelle aussi populaire parmi les Japonais que la figure de Tora-san. Le personnage principal de la série d'*Otoko wa tsuraiyo* [C'est dur d'être un homme] incarne l'Edokko typique toujours de bonne humeur et tellement peu Japonais dans son affirmation de soi. Tora-san, c'est bien sûr le représentant de Shibamata, le quartier populaire situé à l'est de l'arrondissement de Katsushika qui jouxte la préfecture de Chiba. C'est là que sa famille réside et qu'il revient au terme de chacune de ses aventures picaresques. C'est d'ailleurs sa statue qui nous accueille à la sortie de la gare. Shibamata a bâti une grande partie de sa notoriété grâce aux films de YAMADA Yôji et son quartier commerçant s'adresse largement aux touristes, nombreux à patienter pour faire des photos devant le bronze de Tora-san.

Cela dit, le quartier offre bien d'autres attraits pour ceux qui veulent faire l'expérience de ce Tôkyô d'antan qui a désormais disparu du reste de la ville.

Après avoir salué Tora-san, nous nous dirigeons vers la gauche et nous passons une arche en bois décorée de motifs cubiques. Sur le chemin, nous croisons plusieurs boutiques dont celle d'un marchand de glaces à la patate douce. Au bout de 3 minutes, nous arrivons à un petit carrefour. Devant nous, un robot rouge vif, dont le corps est un ancien distributeur de boissons, nous invite à pénétrer dans un incroyable petit bâtiment. Au rez-de-chaussée, Haikara Yokochô propose des *dagashi* (sucreries traditionnelles) et d'autres produits. Mais le véritable trésor est composé par tout un tas de vieux jeux d'arcade avec lesquels les visiteurs peuvent s'amuser. Le 1er étage abrite le musée du jouet (Omocha hakubutsukan).

Ce n'est pas étonnant puisque l'arrondissement de Katsushika est célèbre pour ses fabricants de jouets. A partir des années 1930, chaque quartier possédait son *dagashiya* qui correspond aujourd'hui aux *kombini*, ces supérettes ouvertes 24h/24. Ces petites boutiques ne vendaient pas seulement des bonbons mais aussi de quoi grignoter. On y trouvait aussi les *dagangu*, de petits jouets en plastique, qui attiraient des hordes de gamins prêts à dépenser quelques pièces de monnaie pour posséder un de ces trésors.

A la droite du musée, une nouvelle arche marque l'entrée de la rue qui mène au Taishakuten, le principal temple du quartier. Longue de 200 mètres, elle a conservé un charme un peu suranné. C'est l'endroit idéal pour déguster des en-cas japonais traditionnels comme les *dango*, les *senbei* voire des *tenpura*, de l'anguille *(unagi)* ou des *soba*. Les aventuriers du goût pourront même essayer les *tsukemono* (légumes saumurés) ou les *tsukudani* (aliments mijotés dans la sauce de soja). A Shibamata, la spécialité du genre est la sauterelle *(inago)* dont le goût rappelle celui des crevettes. A proximité, n'oubliez pas de jeter un œil chez

La rue qui mène au Taishakuten est une succession de boutiques réservées aux gourmands.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le temple est au cœur du quartier de Shibamata et un des éléments centraux des films de YAMADA Yôji.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Toraya, une boutique qui a servi de décor à trois films de la série *Otoko wa tsuraiyo,* et chez Takagiya, un autre magasin qui apparaît souvent dans ces longs-métrages.
Après avoir rempli nos estomacs, rien ne vaut un peu de repos et une bonne séance de méditation. Nous passons donc la porte Niten du temple pour nous laisser porter par l'atmosphère. Fondé en 1629, ce lieu a été sélectionné en 2009 pour figurer parmi les 100 plus beaux lieux du Japon. Il possède notamment une galerie de sculptures, un superbe jardin et un magnifique pin *Zuiryû no matsu* dont les branches extraordinairement longues s'étalent devant le bâtiment du temple. La porte elle-même, bien qu'elle soit massive, est magnifiquement sculptée. Elle est flanquée de gardiens en bois sculpté.
Le Taishakuten est un endroit familier pour les amateurs des films de la série *Otoko wa tsuraiyo*. Dans le premier film de la série, Tora-san se rend au temple pour s'entretenir un moment avec le supérieur interprété par RYÛ Chishû, acteur fétiche d'OZU Yasujirô, avant de rentrer chez lui.
Après être retournés sur nos pas, nous prenons à droite, puis une nouvelle fois à droite sur la rue principale qui mène jusqu'à la rivière Edo. Du haut de la digue que l'on trouve systématiquement dans le générique de début de la série, on peut admirer la majesté d'une des plus belles rivières de la capitale. Les habitants du quartier viennent y courir, faire du vélo, promener leur chien ou regarder des rencontres de baseball. Près de la rive, on remarque une petite jetée en bois entourée de quelques arbres. Il s'agit de *Yagiri-no-watashi*.
Cette construction comme d'autres a été créée par le shogunat au début de l'ère Edo pour faciliter la traversée de la rivière par les paysans. Celle qui se trouve à Shibamata est la seule qui reste à



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

La visite du quartier s'achève naturellement par le musée YAMADA *Yôji.*

Tôkyô. Elle est très célèbre pour avoir occupé la vedette dans des chansons et des romans. On peut y emprunter un bateau pour passer de l'autre côté de la rivière.

Au terme d'une promenade d'une dizaine de minutes le long de la rivière, nous arrivons à Yamamoto-tei, l'ancienne résidence de YAMAMOTO Einosuke, un fabricant de composants pour appareils photos. Cet endroit est souvent utilisé comme lieu de tournage pour des films, des téléfilms ou des spots publicitaires. Même si on ne visite pas le bâtiment principal de style hybride, on peut faire une petite balade dans le jardin de style japonais. Un escalier situé en face du Yamamoto-tei nous conduit dans un parc à partir duquel on peut profiter d'une vue panoramique sur le temple Taishakuten, le Yamamoto-tei et la rivière Edo. C'est aussi un raccourci pratique pour se rendre au musée Tora-san auquel on accède par ascenseur.

Divisé en 15 parties, le musée est une plongée dans l'univers de la série *Otoko wa tsuraiyo*. En dehors des costumes, d'affiches ou de vidéos, il propose le décor de la boutique Kurumaya qui avait été monté au studio d'Ofuna. Parmi les surprises que ce musée nous réserve, on trouve un ensemble de scènes qui décrivent à la manière d'un *kamishibai* (théâtre de papier) la jeunesse de Tora-san, une partie de la vie du personnage que les films de la série n'abordent pas. Cette partie a été expressément créée par YAMADA qui voulait donner au public des éléments pour qu'ils saisissent mieux la personnalité de Tora-san.

Et si vous voulez encore savoir plus sur les films de YAMADA, vous n'avez qu'à traverser la rue et visiter le musée YAMADA Yôji qui passe en revue les œuvres du réalisateur. Entre les descriptions des personnages et des commentaires sur le contexte social de chacun de ses films, le musée offre un passionnant tour d'horizon de la passion de ce cinéaste pour le 7e art.

JEAN DEROME

ZOOM JAPON

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Yatabe Kazuhiko, Ritsuko Koga, Aurélie Boissière, Mark Schilling, Haruyo Maeda, Risaku Kiridôshi, Gaku Kashio, Kimié Ozawa, Takako Taniguchi, Miho Masuko, Yoshié Takano, Joanie Bonavent, Miwa Takano, Rié Tanaka, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud

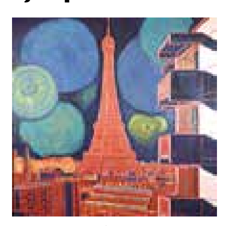
événements

Rencontre-dédicace
AKENAGA Eri



illustratrice de "Kantan Kawaii Ballpen Techô Illust Lesson Chô" et de "Otona Kawaii Paris 20ku Guide".
Rendez-vous samedi 4 avril, de 14h à 16h,
à la librairie Junku,
18 rue des pyramides 75001 Paris

Kojiro Akagi
jusqu'au 31 mai



La cité de l'Or
rue Pelletier Doisy
18208 St-Amand-Montrond
Tél : 02 48 82 11 33

logements

● **Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier** franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses étudiants et expatriés japonais. 18 rue de Richelieu 75001 Tel : 01 4286 8739 service@paris-fudosan.com



cours

● **Stage intensif de japonais pour débutant** du 20 mai au 26 juin mer. & ven. - 24h. de 19h-21h. 299€ TTC matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

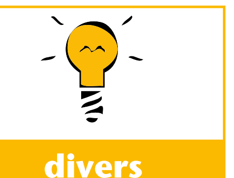
Pour passer votre annonce dans ZOOM Japon, veuillez vous rendre sur **ww.zoomjapon.info**

● **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga! Stages intensifs de manga pendant les vacances de Pâques. 5 jours. De 11h~15h. 265€ttc (matériel et repas compris). Attention nombre de places limitées. Informations et inscription au 0147007747 ou par mail à infos@espacejapon.com

Stage Taiko 3 jours en Ile de France
les 1, 2 et 3 mai
Venez prendre un grand bol d'air dans le Parc du Vexin, en pratiquant le Taiko !
Un week-end de reconnexion à vous-même, à votre énergie de vie et votre vitalité
Inscription, renseignements :
tsunagari-taiko-center.com
09 81 63 08 93

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)	
Emploi	50€ttc
Evénement	45€ttc
Cours	40€ttc
Amitié	40€ttc
Logement	35€ttc
Divers	30€ttc

Options	
20 car. suppl.	5€ttc
option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
cadre	50€ttc
gras	50€ttc
img. papier	100€ttc



divers

● **Authentique Shiatsu.** Manière traditionnelle Japonaise par physiothérapeute. Tel: 07 5315 9572. 6 rue Rude 75116. Près d'étoile.



Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :
- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises

Les honoraires sont déterminés en commun accord avec le client selon la nature du dossier. N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements.

HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr

www.zoomjapon.info

ZOOM JAPON

Vous souhaitez recevoir chaque mois
un exemplaire de ZOOM Japon,

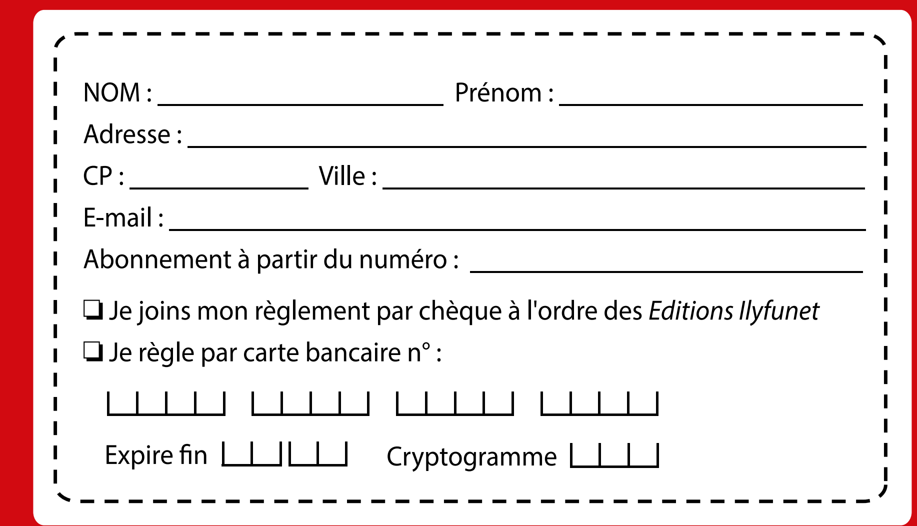
Abonnez-vous et rejoignez le Club Zoom

En vous abonnant à *ZOOM Japon*, vous devenez automatiquement membre du **Club ZOOM**. Cela vous permet de participer chaque mois à un tirage au sort qui vous donnera la possibilité de gagner des livres, des DVD, des invitations à des spectacles et bien d'autres choses.



Ce mois-ci, Le **Club ZOOM** vous propose de gagner le livre ***La maison au toit rouge***, de Nakajima Kyoko, traduit par Sophie Rèfle. (Edition : Seuil, 2015)

Pour participer au tirage au sort, envoyez un courriel à *club@zoomjapon.info*
ou un courrier postal à 12 rue de Nancy 75010 Paris
en indiquant votre numéro d'abonné
et le film de Yamada Yoji que vous souhaiteriez voir suite à la lecture de ce numéro.
(Tous les nouveaux abonnés peuvent y participer.)



NOM : ____________________ Prénom : ____________________
Adresse : ____
CP : ____________ Ville : ____________________
E-mail : ____
Abonnement à partir du numéro : ____________________
❏ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre des *Editions Ilyfunet*
❏ Je règle par carte bancaire n° :
|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Expire fin |_|_|/|_|_| Cryptogramme |_|_|_|

Pour vous abonner,
retournez ce bulletin à :
Editions ILYFUNET
12 rue de Nancy 75010 Paris

Frais d'envoi en France :
1 an (10 numéros)
1 exemplaire : 28€
10 exemplaires : 56€

ZOOM Japon ne sort
ni le 1er août, ni le 1er janvier.

ZOOM Japon est aussi sur Facebook.
Le meilleur moyen pour s'informer quotidiennement.

/zoomjapon



English version in UK

ZOOM JAPAN

www.zoomjapan.info
Tél : +0044 (0)20 7267 9677
Email : info@zoomjapan.info
A Concept Limited
31 Oval Road, London NW1 7EA

www.facebook.com/ZoomJapan

ZOOM Japon【ズーム・ジャポン】とは

フランス語圏において日本の情報を定期的に発信する唯一の月刊誌として、2010年6月に創刊。日本の突出した現象の断片だけをクローズアップして伝えるのではなく、日本が国際的に理解されるための質の高いコンテンツの提供をモットーに、ル・モンド(仏)やウォールストリートジャーナル(米)など国際舞台で活躍する経験豊かな欧米人ジャーナリストたちが作り上げるフリーマガジンです。

広告掲載や定期購読のお問い合わせ

日本国内から
さえら株式会社
Tel：075 741 7565
Email：zoom@saelat.com

フランス国内から
Editions Ilyfunet
Tel : 01 47 00 11 33
Email : pub@zoomjapon.info

英語版への
お問い合わせは
上記ロンドン窓口へ
日本語でお気軽に。

NHK World TV

Nouvelles émissions dès avril !

du lundi au vendredi
à 13h00

NEWS ROOM TOKYO

Toute l'actualité du jour au Japon et dans le reste de l'Asie.

samedi 25 avril
à 20h10

GLOBAL AGENDA

Débats sur les grandes questions du moment et les moyens d'y répondre.

NHK WORLD
nhk.jp/nhkworld

mercredi 22 avril
à 22h30

Trails to Tsukiji

Explorez les étals de poisson, produits frais et condiments du plus célèbre marché de Tokyo.

jeudi 16 avril
à 23h30

SAMURAI WHEELS

Les merveilles de l'industrie automobile japonaise et les technologies qui les animent.

mercredi 15 avril
à 22h30

Delicious Japan!

Le Japon tout en saveurs à travers la découverte des meilleurs produits régionaux.

jeudi 23 avril
à 23h30

Japan Railway Journal

Des locomotives à vapeur au Shinkansen, absolument tout sur les trains au Japon.

Disponible sur les canaux suivants:

CANALSAT
canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731/732



canal 222

Aussi disponible en streaming et via nos applications gratuites.
nhk.jp/nhkworld

